

Gens de Gennevilliers II

Jean-Pierre Thibaudat

L'an dernier, le premier épisode des *Gens de Gennevilliers* partait du théâtre, de ceux qui avaient transformé l'édifice puis de ceux qui y travaillaient à l'accueil et derrière l'accueil. Sortant du théâtre on avait ensuite rayonné dans la ville à la rencontre de tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent d'art, de culture, œuvrent au dialogue.

Cette année nous poursuivons cette saga des *Gens de Gennevilliers* (qui sont aussi bien d'Asnières puisque le théâtre est limitrophe) en brossant le portrait d'anonymes qui, une fois ou mille fois, ont franchi la porte du théâtre.

Alain, noir c'est noir

Les spectateurs ne le voient pas ou quand il passe furtivement parmi eux ne le remarquent pas, mais les coulisses du Théâtre de Gennevilliers le connaissent bien. Il est comme eux, toujours habillé de noir ou gris sombre, passe muraille. Il travaille là depuis 27 ans et il a cette élégance de passer toujours inaperçu. Et, probablement que dans les rues de Gennevilliers on ne le remarque pas non plus : c'est un homme discret. Depuis bientôt vingt ans qu'il habite Gennevilliers, il vient tous les jours à pied au théâtre traversant « cette ville bizarre qui n'a pas de centre ville ».

Au théâtre, donnant sur la rue des Grésillons, il partage un petit bureau avec un collègue. Au mur, il a punaisé l'esquisse du décor d'un ancien spectacle de la maison pour *Le cerceau* du russe Slavkine. Alain est « régisseur général ». Dans son bureau, il cherche sur internet où trouver à meilleur prix les produits dont le spectacle en répétition a besoin, il téléphone, mais le plus souvent son bureau est vide. On le croise plutôt en coulisses, rares sont les soirs où il ne rôde pas sur le plateau. Se fondant avec les murs, l'homme en noir veille.

La vie est souvent faite d'alchimie entre la passion et le hasard. Electricien de formation, Alain s'est très tôt intéressé à la musique, à la haute fidélité. « Je suis entré à Paris dans une boîte qui ne faisait que cela. J'allais installer des grosses chaînes chez les richmen » Voilà pour la passion. Le hasard vient quand un ami « qui aimait beaucoup le théâtre » l'entraîne au théâtre de Gennevilliers. « On s'y est fait des copains », entre autres Jean Dufour, l'administrateur de Bernard Sobel. « De fil en aiguille j'en suis venu à rester au théâtre le week-end pour m'occuper de la vente de « théâtre/public » la revue éditée par le théâtre. » Ce fil va entraîner une autre aiguille : le théâtre a besoin d'une régie son pour le spectacle *Tambours dans la nuit* (une pièce de Brecht). On sait que c'est sa partie,

il s'y colle. Et revient vendre la revue. «J'avais un pied dans la place. Et puis un jour Sobel m'a demandé si je voulais faire partie de l'équipe».

L'équipe travaillait collectivement. «On tournait sur les régies plateau, son, lumière. On fait ça jusqu'à la rénovation du théâtre en 1984. Après, quand il a été pourvu de deux salles, cela n'a plus été possible. J'ai choisi de rester sur le plateau. C'est là que je me trouve bien.»

Alain est partie une ou deux fois prendre l'air dans un autre théâtre, il est toujours revenu. «Avec bonheur» souligne-t-il. «Il faut toujours trouver une bidouille pour que cela tourne, je participe à la construction du décor, cela me correspond bien, je suis très manuel.»

Il est loin de ses études d'électricien. «Je fais partie de cette génération qui pouvait faire des choses sans avoir fait d'école, sans avoir les diplômes nécessaires». Il reste étonné d'être là. «J'étais content de faire la librairie le week-end, je ne pensais pas entrer comme machiniste au théâtre. C'était enfoui peut-être.»

En 27 ans de maison, il a vu la technique évoluer. «Quand je suis entré, pour le son, il n'y avait rien ou presque, j'avais un Revox A77, je l'ai apporté. Il a fallu attendre la réfection du théâtre pour avoir un nouveau matériel.» Aujourd'hui dans les cabine son et lumière, tout est électronique, numérique. Sur le plateau, tout est plus concret. Un jour, Alain et les autres finissent d'installer les gradins dans la grande salle, un gros boulot. Nicki Rieti, le décorateur du spectacle en répétition pâlit: les gradins sont trop éloignés du décor, de trois mètres. «C'est important?» demande Alain. Rieti n'ose répondre. «On va te les avancer tes gradins». Ainsi va la régie de plateau. «Il faut une certaine humanité. J'ai toujours fait en sorte de ne pas être corporatiste. La solidarité c'est idéal pour le travail, les machinistes vont donner un coup de main à la lumière si nécessaire. C'est rare ici de tomber sur des ma-

chinistes qui regardent la montre».

Un autre jour, Pascal Rambert s'approche de lui : «Tu sais faire du sang?». L'homme en noir ignore comme cela se fait mais il ne dit pas non. «Je ne savais pas, j'ai fait».

Souad, dites-le avec des mots

Quand on pousse la porte du CEMEA de Gennevilliers, la première personne que l'on voit c'est Souad. Elle y est secrétaire d'accueil depuis vingt ans, elle vit à Gennevilliers depuis plus de quarante ans.

Ses parents, originaires du sud algérien, étaient arrivés en France en 1962, arrivant de Tunisie. Ils ont trouvé de quoi se loger aux Pâquerettes, un bidonville de Nanterre. Puis la famille est partie pour Gennevilliers en cité de transit. Un long transit. Huit ans. Et enfin, dernier havre, le quartier du Luth de Gennevilliers où Souad vit toujours, où elle a élevé ses deux filles. Le Luth c'est à un bout de Gennevilliers, le quartier des Grésillons, celui du théâtre, à l'autre bout. Mais les locaux du CEMEA sont relativement proches du Théâtre de Gennevilliers. Souad le connaissait, mais...

«Avec tout le respect que je dois à Bernard Sobel, le Théâtre de Gennevilliers ce n'était pas pour moi. J'avais vu *Du millet pour la Cinquième armée*, cela m'avait plu, mais je n'y étais pas retournée. «Pourquoi tu irais au théâtre ma fille, reste à la maison» disait ma mère avec tout le respect que je lui dois.» Alors Souad restait à la maison.

Les années ont passé, dans la cité du Luth. Souad Meya a vu grandir ses filles. Elles ont aujourd'hui 21 et 27 ans, la grande est à Toulouse où elle finit une licence d'histoire géographique, l'autre passe un BTS en SPSS (Service Proximité secteur sanitaire et social). Souad qui vient de passer le cap de la cinquantaine peut souffler. «Aujourd'hui j'ai du temps pour moi, faire des choses que j'aime».

Et ce qu'elle aime, c'est écrire. Elle écrivait tout petite, «comme tous les enfants». Elle a remis ça avec ses filles quand elles lui ont demandé: «nous sommes Françaises, tu dis que l'on vient du désert, mais d'où tu arrives, toi?». Alors Souad a écrit. «Les six enfants sur le bateau, ma mère qui ne voulait pas partir, la tempête...». Ce n'était pas un conte de fée, c'était le compte rendu d'une vie.

Au CEMEA, le directeur a proposé à Souad de dire ses textes aux stagiaires lors d'une de ces journées transversales où tout le monde est réuni. Sylvie Goujon du Théâtre de Gennevilliers était là pour présenter le théâtre. «C'était en juin. Elle m'a parlé des ateliers d'écriture qui allaient se mettre en place à la rentrée, elle m'a proposé d'y participer.» Souad n'a pas dit non.

«Si on m'avait dit, aujourd'hui on parle des fleurs ou de la pluie, cela m'aurait gênée.» Mais Pascal Rambert a dit simplement «on écrit.» Et elle a écrit. «A la deuxième séance, il a dit «cela serait bien le je, le tu, le présent.» Et elle a parlé d'elle en disant je. «Du pur bonheur».

Au CEMEA, les stagiaires la voient en arrivant tous les matins, et en repartant tous les soirs. Elle est pour eux comme une sœur, une mère, une confidente, sa joie de vivre remonte le moral à plus d'un. Un jour, elle leur a parlé des ateliers d'écriture. C'était plus fort qu'elle. «J'ai offert un crayon à chacun. Je leur ai dit écrivez un mot, une phrase, ce que vous voulez». Elle a ramassé les copies. L'une commençait par ces mots: «j'écris pour la première fois...»

Claude, les yoyos du yéyé

Claude cherche quelque chose dans le fouillis de la table basse qui fait face au canapé. Il plie sa silhouette un peu lourde, lourde du poids de ses vies entassées, car il a vécu plusieurs vies.

La première dont il se souviennent et dont il a tout de suite envie de parler, c'est celle des années où il était dans le yéyé. Et c'est ce qu'il cherche sur la table basse, une pochette de disque de ces années là, un parfum des années soixante. Ah la voilà, la pochette du 45 tours, quatre titres chantés par Ronnie Bird. «J'ai fait la plupart de ses textes, «Où va-t-elle?» ça vous dit quelque chose?». Il récite: «Me voilà de nouveau jaloux / Où va-t-elle? Où va-t-elle? / Pour savoir je la suis partout / Pourtant je n'ose, je n'ose le croire / J'ai peur, j'ai peur de savoir».

Il a chanté aussi, sous son vrai nom Claude Rhigi. Quatre 45 tours dans le milieu des années soixante. Un succès avec «Elle». «Elle qui dit je t'aime / Tous les jours tout le temps». Qui se souvient de «Minijupe et monokini»? Il avait vingt deux ans. Il en a 65 quand il enfouit dans le fouillis de la table basse, la pochette de Ronnie Bird. En sort une autre pochette, Nicole Rieu, «En courant» (c'est de lui). Il devait être à ses côtés pour une comédie musicale écolo avant l'heure, mais cela ne s'est pas fait. Il en éprouve encore du regret. Cela aurait peut-être tout changé, qui sait?

Sa seconde vie commence dans la foulée de ces années où il était chanteur compositeur. Il devient réalisateur musical chez Barclay, Warner. Un nabab du vinyle. Un fondu de pouvoir. Il dit oui, il dit non. Il entrave des carrières, en propulse d'autres. En allant sur des moteurs de recherche on voit qu'il a signé des pointures comme Michel Jonasz, Patrick Bruel, Guy Marchand. Il gagne bien.

L'époque change, la roue tourne. «En 1985 je me suis fait virer.» C'est l'année où il sort un dernier album «Au milieu du pont». Après? «Vingt ans de galère.»

Très vite, il n'est plus dans la course. On lui dit ce qu'on dit toujours: «on vous téléphonera». Sa femme supporte mal cette rapide dégringolade. Divorce. Elle part avec le fils. Déménagement. Descente aux enfers. «J'ai vécu pendant des années dans 8 mètres carrés» à Asnières. Quand il quitte

ce réduit humide, il emporte la porte. «Je l'avais peinte». La peinture c'est ce qui lui a fait relever la tête.

De l'autre côté du canapé et de la table basse encombrée, les tableaux se dressent le long du mur. Des lignes épurées, stylisées, une pincée de cubisme dans la composition, mais un seul motif: des femmes. Nues. Ce fut là, cinq ans durant sa troisième vie: peindre des femmes nues. Avec ou sans modèles. Il peint souvent sur des cartons. Les déchire, garde un morceau, le recolle, peint à côté. C'est son frère qui l'a encouragé. Un connaisseur: il reproduit à l'identique les tableaux de maîtres. «Tu devrais continuer» lui a-t-il dit en voyant ses premiers essais, «tu as un trait qu'on reconnaît». Et c'est vrai. Il a bien vendu mais le monde des marchands de tableaux, ce n'est pas pour lui.

Il y a deux ans, il a tout arrêté. Mal être, dépression. Aujourd'hui il songe à reprendre la peinture. Il a déjà recommencé à écrire. Il s'accompagne à la guitare, sait les accords. Il se verrait bien faire de la scène.

Un jour, il est passé en vélo («je fais tout à vélo depuis vingt ans») devant le Théâtre de Gennevilliers. Le nouveau hall d'accueil avec le café au fond venait d'ouvrir. «Je ne me doutais pas qu'on pouvait rester là et y passer un moment».

Il y vient tous les jours. C'est sa nouvelle vie, celle d'un jeune retraité qui a ses habitudes. Il saute sur son vélo, traverse Asnières, pousse la porte du théâtre. «L'odeur du bois, la gentillesse des gens, cette espèce d'attention dont on a perdu l'habitude... C'est pas ampoulé, c'est convivial. Pour quelqu'un qui vit seul comme moi... Un jour sur une table du hall j'ai vu *Le banquet* de Platon; J'avais besoin de lire ça. De relire ça. J'ai ouvert au hasard. C'était ça. Exactement ça.».

Un autre jour «la jeune femme du lieu» lui a proposé d'assister à une répétition ouverte. Il a monté les marches. Cela faisait si longtemps, qu'il n'était pas entré dans une salle de théâtre...

Florence l'a dans la peau, le bandonéon

Petite, Florence Dor dessinait. «J'étais dans les nuages, je dessinais dans les marges de mes cahiers, j'illustrais les chansons de Claude Nougaro.» L'amour pour ce chanteur chanteur de Toulouse, ville où est né Carlos Gardel, était déjà un signe mais n'anticipons pas. Donc Florence dessine comme son père qui lui avait du arrêter ce passe-temps pour nourrir sa famille, «la frustration de sa vie». Elle dessine tant qu'elle rate son bac par une fois, une deuxième fois. Ne voulant pas pousser le bouchon jusqu'au «jamais deux sans trois», ses parents dont sa mère «éternelle étudiante», l'orientent avec raison vers une école de dessin. Un an d'atelier, deux ans de graphisme. La voici en stage chez Publicis («je n'aimais pas ce milieu»). Ou ailleurs. Dans l'un de ces stages on l'initie à l'infographie (dessins sur ordinateur). Elle est douée pour cela. La boîte où elle travaille, pionnière en la matière, l'embauche. Une autre la débauche «J'y suis depuis vingt ans».

Tout aurait pu se fossiliser là. Mais Florence est une touche à tout. «Enfant quand on habitait Versailles, j'ai fait des claquettes, du cheval, du tennis, cinq ans de piano et un an de violon mais sans apprendre le solfège». Quand son père est muté en Belgique, elle apprend la guitare auprès d'un espagnol. «Magique». Quand la famille revient vivre en France, elle trouve un autre prof. Mais la magie, cela ne s'invente pas. Elle arrête la guitare. Passe au saxo. Même histoire. Arrêt du saxo. Le destin s'impatiente à sa porte, mais il va bientôt frapper.

«Un copain m'emmène voir un film, *L'exil de Carlos Gardel*. Et là, c'est le choc. Je suis traversé par l'émotion, la musique d'Astor Piazzolla. Aux puces de Saint Ouen, je tombe sur un album 33 tours: «Piazzolla et le Philharmonique de New York». Je me le passe en boucle des heures et des heures. Le son de cet homme là, c'est comme de l'âme».

Et après? Rien. « Il y avait le tango, l'Argentine mais cela me semblait inaccessible. J'étais seule, j'aurais pu partir en Argentine, mais non. La peur, peut-être. » Est-ce aussi la peur qui la fait rater un concert de Piazzolla au New Morning? Ce soir là elle avait un boulot à terminer dans sa boîte, elle est restée. « Le regret de ma vie ».

Le destin frappe une nouvelle fois, mais en douce: elle rencontre un Suisse, oui mais un Suisse qui ressemble à un Argentin. Ils se marient. Déménagement à Asnières. Les années passent. N'en pouvant plus d'attendre le destin met le turbo. « Un matin je trouve dans ma boîte aux lettres un dépliant: « Gennevilliers capitale européenne du bandonéon fête le tango ». Ce n'est pas une publicité, c'est un fait: le conservatoire de musique de Gennevilliers est ce lieu où, d'illustres Argentins, joueurs de bandonéon, ayant fui naguère la dictature de leur pays, se sont retrouvés pour exercer et enseigner leur art.

« Le dépliant parlait d'un « stage de maintenance de bandonéon ». J'ai cru que maintenance cela voulait dire tenir un bandonéon dans ses mains. C'était la lampe d'Aladin. Je me retrouve dans ce stage, entourée de gens qui ont déjà leur bandonéon. Je ne comprends rien mais je prends des tas de notes. Le soir même je vais à un concert de Jean-Baptiste Henry, un prodige du bandonéon. « Je suis émerveillée ». Elle demande à prendre des cours. Cesar Stroschio l'appelle, il y a encore une place. C'était il y a cinq ans. « Je suis entrée ici, au Conservatoire, c'était le paradis. Je m'assois et Cesar Stroschio me pose le bandonéon sur les genoux. Un des plus beaux jours de ma vie. ».

Pierre, bon sport ne saurait mentir

Son CAPEPS (Certificat d'aptitude professionnel pour l'Education Physique et Sportive) en poche, il a exercé une année dans un établissement breton avant de demander

sa mutation. « J'ai choisi de venir dans une zone d'éducation privilégiée et non prioritaire » insiste-t-il. Il a donc été muté au lycée Galilée de Gennevilliers, « j'ai eu beaucoup de chance de tomber ici ». Il voulait travailler non loin de Paris où il voulait habiter « pour profiter de la vie culturelle à fond ». A 28 ans, Pierre Prim est bien dans sa peau, corps et tête même combat.

L'EPS il est tombé dedans naturellement. Son père (inspecteur des impôts) et sa mère (intendante de collège) ont acheté un bout de terrain dans la campagne bretonne et y ont construit leur maison. On n'allumait la télé que pour les infos. « Il fallait que je bouge ». Il se balade avec son chien, grimpe aux arbres et finit par faire beaucoup de sport. Comme son frère et sa sœur. Comme son grand père (champion d'athlétisme) mais cela il l'apprendra plus tard. Il fait des tas de sports mais d'abord du « hand », il en fera 17 ans « à haut niveau » (national) tout en poursuivant ses études à Laval, puis Rennes.

Elève au lycée il fait une rencontre décisive : Martine Bourgardier, sa prof de gym. « Elle m'a donné le goût, l'impulsion idéologique de ce que pouvait être l'EPS ». Sa voix est tracée. Quand il retourne en Bretagne, il aime à passer voir celle qu'il appelle sa « mère spirituelle ».

Au lycée Galilée, Pierre Prim met en œuvre ses idées. « Je me place toujours dans la peau de l'élève : est-ce que cela me plairait ? Je travaille sur le plaisir. C'est un but, un plaisir différencié qui est en relation avec l'effort. La course c'est de l'économie d'énergie, il ne faut pas s'asphyxier tout de suite. Je cours avec eux. Je leur dit de supprimer le pas d'éléphant. On est très tôt avec les élèves et on reste avec eux tout au long de la scolarité. On donne vie à un corps, c'est la clef ». C'est aussi des règles à respecter ». Par exemple il dispose des élèves de chaque côté d'un filet de volley-ball sans aucune règle. Très vite les élèves comprennent que pour qu'il y ait du jeu, il faut un minimum de règles. Il y a du Socrate chez cet homme là.

Dans sa prime jeunesse il a aussi fait des «percu», il joue du djembé. Petit il voulait être noir. Le djembé d'un côté, l'EPS de l'autre et au milieu : la danse. Le prof d'EPS Pierre Prim va en faire son miel. «L'idée de base c'était d'ouvrir à la danse, de faire quelque chose entre les deux disciplines. C'était nouveau, je ne maîtrisais pas trop mais il faut faire des ponts, des liens. D'une certaine façon je le faisais déjà avec le travail sur la biomécanique quand on réfléchit au centre de gravité dans la course de haie par exemple. Il y a un gros problème avec le corps, la représentation qu'on en a, comment on se meut dans l'espace».

De là Pierre Prim passe au projet «d'articuler danse et textes de français», cette brassée de textes que les élèves de première étudient pour l'épreuve du bac. «Mon idée c'était qu'on pouvait donner sens à un texte avec le corps comme outil de communication». Il pense faire cela seul avec ses élèves en liaison avec les profs de français, mais entre temps il a rencontré le danseur Rachid Ouramdane venu au lycée Galilée. Ils décident de faire le projet ensemble sous la houlette du théâtre de Gennevilliers. Un après midi au dojo du lycée, les élèves présenteront le résultat de ce travail, souvenir mémorable (lire *Les Gens de Gennevilliers* dans le programme de l'an dernier).

Quand à Rennes Pierre Prim faisait durement du handball (quatre entraînements par semaine, les déplacements et les matchs), il profitait des périodes où il était blessé pour «aller dans les choses culturelles». En revanche «les sans papiers, les réfugiés politiques, j'avais pas le temps, c'était une frustration». Engagé? «J'ai la sensation de faire un acte politique en enseignant. Mais c'est compliqué à vivre. Il faut agir dans l'école et en même temps ne pas approuver le système. Je préfère que les contradictions viennent de moi».

La première fois qu'il est venu au Théâtre de Gennevilliers c'était pour accompagner des élèves avec un prof de français.

Sophie ou l'art de la légitimité

Elle en a fait des petits boulots! Serveuse dans un restaurant près de la place de la République à Paris, dame pipi sur les Champs Elysées, hôtesse dans des super marchés, elle a arpenté des cuisines de fast-foods!

Sophie Bernet venait du Havre où son père est architecte et sa mère est au foyer. Elle avait quitté cette ville portuaire où elle avait fait le Conservatoire de musique pour, à Paris, se perfectionner dans son instrument, la contrebasse, tout en faisant bientôt de l'italien à la fac. « Je faisais de la musique et de l'italien parce que cela me plaisait et des petits boulots à côté pour vivre. Aujourd'hui on réfléchit plus en termes de carrière. » Mais à l'époque – la fin des années 80 - elle n'y songeait pas. Elle voulait être « indépendante », elle l'était et, en même temps, elle savait qu'elle avait des parents, là bas au Havre, sur lesquels elle pouvait compter en cas de coups trop durs.

Nouveau petit boulot, elle se retrouve « huissier » à la Comédie-Française. En termes maison cela veut dire faire le standard, trier le courrier, ouvrir la porte devant l'administrateur (alors Jacques Lassalle). « Le théâtre, le milieu théâtral ne m'attiraient pas particulièrement mais j'en avais la curiosité. Un jour on m'a dit que je pouvais aller voir une répétition. Il fallait passer par une petite porte. » Une porte magique. Elle voit Youssef Chahine et sur la scène Jean-Yves Dubois qui se frappe la joue. « Je me suis dit: cela se passe mal. Et puis quand j'ai vu le spectacle, « Caligula », j'ai compris que c'était dans le jeu. Alors, je suis happée par le spectacle. Je comprends que l'on peut aimer le théâtre. »

Entre temps, elle a largué la contrebasse. Trop de règles dans l'école où elle apprend, trop de doutes, trop lourd à porter pour une femme. Un jour elle tombe avec son instrument dans un escalier du métro. L'instrument est mal en point et elle n'a pas d'argent pour le réparer. Adieu la contrebasse.

La Comédie-Française la conduit dans l'une de ses annexes, le théâtre du Vieux Colombier qui vient alors de rouvrir (on est en 1993). De caissière, elle bifurque doucement vers les relations publiques (les RP), grâce à celle qui dirige ce service, Florence Lhermite.

«Il régnait une belle ambiance dans l'équipe». On l'entraîne voir les spectacles de Jean-François Sivadier, du polonais Krystian Lupa et ainsi de suite. Elle se prend au jeu. Arrête la fac d'italien au niveau de la maîtrise. Après quatre ans de Vieux-Colombier, elle apprend qu'un poste de «RP» se libère au Théâtre de Gennevilliers.

Elle a un entretien avec Bernard Sobel. Une belle conversation dont elle se souvient encore. Les questions de Sobel la troublent. Il lui demande comment elle conçoit une politique tarifaire, elle répond que cela doit tenir compte des revenus, il réplique en citant l'exemple du foot. «Ce qu'il disait m'a fait douter de ce que je faisais, mais c'est en doutant que l'on avance.» A la fin elle lui dit «que vous m'engagiez ou pas, ce n'est pas grave, je viens de passer un moment important.»

Engagée au Théâtre de Gennevilliers, elle doute toujours. «Je ne me sentais pas légitimée à parler d'un spectacle à des profs. C'était difficile. Je ne suis pas une artiste. Et puis j'ai fini par prendre les choses par l'autre bout, en partant des gens de Gennevilliers. Et là je suis arrivée à faire passer des choses. Ma faible culture théâtrale devenait un atout. J'étais du côté du public. Et ce public, je l'aime profondément: il vient avec ses tripes, il n'intellectualise pas. Moi non plus je ne comprenais pas tout et je le disais.»

Gennevilliers, «ville déstructurée», lui rappelle le Havre, «ville détruite» (par les bombardements). «Je m'y retrouve». Sophie aime la population mêlée de la ville, elle aime «tout ce qui est étranger». Elle a fait partie de l'association de Pilar Barthe, au Luth qui, tous les samedis, faisait des cuisines du monde. Elle a fait de la danse orientale avec l'associa-

tion Ador. Elle se sent bien avec la nombreuse communauté maghrébine de la ville, « je suis dans un rapport tactile. »

Etre RP c'est plus qu'un métier, c'est une passion comme le dit de l'élevage dans des régions accidentées un paysan Cévenol dans *La vie Moderne*, le film de Raymond Depardon. Sophie est une passionnée. « J'ai affaire à des gens qui pensent que le théâtre n'est pas fait pour eux. J'ai un sentiment de justice vis-à-vis de ces gens là. Ils peuvent se sentir enfermés dans un milieu, une langue. Il faut trouver des ouvertures. Alors le théâtre est plus fort. Quand ils me remercient, c'est bouleversant. Et moi je trouve ma place. Je me sens légitimée. »

Ossama et Brahim, grillons des Grésillons

Brahim est né à Gennevilliers il y a 15 ans. Ossama à Paris il y a 14 ans, il est arrivé à Gennevilliers l'année de ses quatre ans. Tous les deux habitent le quartier des Grésillons. La vie ? « Dure dit Brahim. Il n'y a rien à faire, on fait toujours les mêmes choses, on joue aux mêmes jeux, police-voleur ». Ossama n'est pas d'accord, ou plutôt il voit les mêmes choses avec bienveillance : « C'est un bon quartier, dit-il, j'y suis bien ». C'est son quartier.

Les parents d'Ossama sont au chômage, le père de Brahim est à la retraite et s'est marié avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Brahim a un frère et trois sœurs, la dernière fait des études, la seconde est infirmière et la troisième comptable, l'une porte le voile, les autres non. Ossama ; lui, a deux petits frères.

Les parents des deux viennent du Maroc. Tous sont musulmans. Ossama comme Brahim ne pratiquent pas, mais l'un et l'autre disent vouloir « s'y mettre ». Voeu pieux ?

Pour eux le Maroc c'est le pays des vacances où ils vont tout l'été. Pendant l'année scolaire, ils travaillent le dimanche ma-

tin au marché. L'un vend des gâteaux, l'autre des pyjamas. Si la recette de leur patron est bonne on les paie jusqu'à 50 euros. A l'approche de l'été, cela fait une certaine somme. Là-bas, Brahim loue une moto. Ossama retrouve sa famille berbère à Agadir. « Je parle berbère avec mon père, français avec ma mère. Je parle aussi l'arabe, mais pas bien ». Chez Ossama on ne parle que le français.

Plus tard? « s'il y a toujours la crise et si cela devient dur, j'irai au bled » dit Brahim. Ce n'est pas l'avis d'Ossama : « moi je veux rester en France ». Mais en classe et entre les cours l'un comme l'autre, pour bavarder, préfèrent l'arabe.

A l'école, Brahim dit qu'il ne travaille pas. Ce n'est pas qu'il ne comprend pas. « J'aime pas travailler ». Ossama n'a pas de bons résultats surtout en maths « le prof c'est l'armée, juste il parle, il transpire. »

C'est Issan, un voisin de Brahim qui lui a dit qu'au théâtre il y avait des ordinateurs tout neufs. Brahim en a parlé à Ossama . « J'en ai un à la maison (installé dans la chambre de ses soeurs) mais il est lent. Au théâtre c'est plus rapide et on peut rencontrer des amis » dit Brahim. Le succès des ordinateurs mis à la disposition des gens est tel que souvent on doit limiter la durée d'utilisation car cela se bouscule au portillon.

A force de séjourner dans le hall du théâtre, auprès des ordinateurs, Brahim et Ossama sont devenus familiers des lieux. Un jour les gens très accueillants de l'accueil ont proposé à Brahim d'assister à une répétition. Il n'a pas dit non. « Ca m'a plu, c'était marrant. Il y avait quelqu'un qui parlait le cambodgien je crois, il corrigeait les personnes quand c'était faux ». Ossama lui s'est retrouvé un samedi après midi à écouter la philosophe Marie-José Mondzain parler des images. A un moment le dialogue s'est concentré entre elle et Ossama. Autour d'une épidémie, d'une guerre possible entre deux pays. Ossama parla de ces choses qu'il jugeait inévitables. Mondzain développa les sens de ce mot « inévitable » puis

bifurqua sur ce qui ne l'était pas. Et demanda : « est-ce qu'on peut éviter ? » Ossama répondit « oui ».

Le rire est le propre de Stéphan

Quand il parle Stéphan, « sans e », saute du coq à l'âne. Comme sa vie. Comme sa famille d'origine à la fois bretonne, normande et espagnole. Ce qui ne l'a pas empêché de naître dans les Bouches-du-Rhône au hasard des affectations de son père, un militaire. L'école ? « Ca m'emmerdait ». En cinquième, il a deux ans de retard, on l'oriente vers le technique, il veut faire menuiserie, pas de place, on le met en mécanique, « ça n'a pas marché ». Un an de retard de plus, il lâche prise. Enchaîne les petits boulots. Part à l'armée en revient « pas plus homme qu'un autre ». En 1992 son père est muté à Carrières sur Seine. Stéphan a 24 ans (il est né en 1968), il trouve du boulot au Mac Do de la Défense, fait d'autres fast food, des contrats de trois mois. Dix ans plus tard le voici à Asnières. Il y est toujours, il habite chez son frère. Stéphan « sans e » (une lubie de sa mère) a été embauché dans une boîte en octobre 2007 avec peut-être au bout un CDI.

« Je suis aide-magasinier, j'emballe des colis avec des pièces métalliques, de temps en temps je prépare les commandes, il suffit de savoir le français ». Et il le sait le français. Au « Bar des amis » en face du « T2G » où l'on se rencontre, le voici qui susurre en s'agitant sur sa chaise :

« A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes. »

Des alexandrins de Racine ! D'où cela vient-il ?

« A dix ans, je regardais « Au théâtre ce soir » à la télévision, je serinais mes parents pour rester devant le poste. Je voulais être acteur de théâtre. J'étais attiré par la parole, le texte que

l'on sait par cœur». Ce désir reste enfoui, Stéphan l'oublie. Il resurgit plus tard passé l'année 2000.

«À Gennevilliers, j'ai participé à des séances de formation de "Techniques de recherche d'emploi". Je faisais le fanfaron pendant les séances, je racontais des blagues à deux balles.» Les blagues, c'est son truc. Gilles Verdure qui les encadrait lui propose de faire du théâtre. Il le met en relation avec la compagnie Incarnat. Il participe à des séances où chacun écrit ce que bon lui semble, «un écrivain public» en fait un tout. «J'ai parlé de mes problèmes sur le marché du travail, pourquoi il n'y en avait pas pour moi.»

Plus tard il participera à l'atelier des habitants de Christian Esnay. Des spectacles amateurs joués en appartement. Dans *Hamlet* son copain Jean-Louis et lui font Rozencrantz et Guildenstern. Dans *Phèdre* il fait Thérémène dont il connaît encore par cœur le long récit. «Je ne mange pas de poisson mais j'ai de la mémoire.

Et Rambert est arrivé. «Quand il a mis en place les ateliers d'écriture, j'y suis allé.» Il y va régulièrement. «Des fois j'écris et d'autres pas. Des textes fantaisistes pour faire rire». A l'issue des séances d'écriture, ceux qui le veulent disent leur texte. «J'ai attendu quatre ou cinq séances avant de lire». L'acteur a repris le dessus.

Stéphan apprécie les ordinateurs en accès libre, ceux reliés au piano de l'installation de Céleste Boursier-Mougenot dans le hall du Théâtre. «Je quitte à 17h15, je prends le 177, je m'arrête souvent. Je regarde ma boîte mail, chez moi, je n'ai pas d'ordinateur». Est-ce sur le net qu'il trouve ses blagues ? Il en a toujours une nouvelle à raconter.

Fatima, vos papiers

Quand elle a entendu son nom, elle s'est levée de sa chaise et elle est allée sur la scène. C'était la première fois qu'elle mon-

tait sur une scène, c'était aussi la première fois qu'elle entrait au Théâtre de Gennevilliers. Et puis le speaker a prononcé le noms des deux « parrains » dont le mien. Le second parrain n'étant pas là ce soir là, (un empêchement), je suis allé à mon tour sur la scène. Un homme ceint d'une écharpe tricolore lui a demandé si elle acceptait que je sois son parrain, elle a dit oui, puis il m'a demandé si j'acceptais que Fatima soit ma filleule et j'ai dit oui aussi. On nous a photographiés et puis on a appelé un autre nom.

Entre temps, l'homme à l'écharpe tricolore m'avait donné une enveloppe avec dedans le dossier de ma filleule. C'était un samedi soir de février 2008, une soirée de parrainage de sans papiers organisée par les comités de sans papiers d'Asnières et de Gennevilliers, en présence de militants de RESF (réseau éducation sans frontières) et de plusieurs élus de Gennevilliers. Une soirée à l'initiative de David Bobee, qui présentait là un spectacle *Nos enfants nous font peur quand on les croise dans la rue*. Et justement l'heure du spectacle approchait, j'ai retrouvé ma place dans la salle et « ma filleule » la sienne. On s'est retrouvés après, elle m'a dit qu'elle avait beaucoup aimé, que le spectacle lui parlait de choses qu'elle connaît bien mais qu'il était tard, elle voulait rentrer. Je lui ai donné rendez vous quelques jours plus tard pour faire connaissance, voir comment on pouvait l'aider à obtenir des papiers. Quand je l'ai revue dans un café, elle m'a reparlé du spectacle en confessant que c'était la première fois qu'elle allait au théâtre.

Elle s'appelle Fatima. Non elle ne s'appelle pas Fatima - même si c'est le prénom d'une personne qui lui est chère - mais les sans papiers sont aussi des sans noms, leur nom ils le cachent comme le reste.

Sa vie aurait pu être toute simple comme sa jeunesse entre son père, serveur à la brasserie « Montparnasse » de Casablanca et sa mère élevant ses trois enfants, dont Fatima, l'aînée. « On

habitait un rez de chaussée avec deux chambres, des toilettes mais pas de salle de bain, une vie normale.» Le père est souvent absent à cause du travail, ma mère va accoucher chez sa mère de la petite sœur et du petit frère; aujourd'hui adultes et rangés. Fatima vit entre deux tantes, un oncle et un grand père une vie de petite fille «gâtée». Elle grandit, se souvient qu'elle allait «tout le temps chez le coiffeur». A l'école –«une belle école construite par les Français»- les cours sont en arabe mais à la maison on parle le berbère. L'été, elle passe ses vacances dans l'unique berceau familial (père et mère), un village berbère du côté de Ouarzazate.

«Je ne vous demande rien sauf de faire des études, je ne veux pas que vous soyez comme moi» avait dit le père qui allait mourir à 51 ans. Une de ses sœurs habite en Suisse, c'est là que Fatima entre au lycée. «C'était la première fois que je voyais l'Europe, j'ai trouvé cela propre, calme. Ce n'est pas comme à Casa, les gens ne se mêlent pas des affaires des autres». En Suisse les gens ferment leur porte, à Casa la porte de leur maison restait toujours ouverte. La-bas je sortais en cachette. En Suisse, j'ai pu sortir plus librement».

Elle est encore lycéenne quand une «connaissance» demande sa main. Un homme riche. «Mon père m'a dit: tu dis oui ou non. J'ai dit non». Elle passe son bac, suit des études de comptabilité, toujours en Suisse. Elle bascule doucement dans une vie à l'européenne. «Quand je revenais l'été au village, je ne reconnaissais plus rien. J'avais trop changé pour rester là bas». Elle s'installe près de Paris chez une autre tante. C'est lors de la fête de Noël de l'an 2000 qu'elle rencontre son futur mari. Champagne, Champs Elysées, danse. «C'était la première fois que je venais à Paris». Elle est séduite. Les mois passent. «Tu ne veux pas fonder une famille, avoir des enfants?» lui demande un homme né en France. Son père n'est plus là pour lui dire de réfléchir. «J'ai pensé qu'il était gentil, je n'étais pas vraiment amoureuse». Elle dit oui. Ils se marient.

Mais il n'est pas si gentil que cela. Un jour il disparaît.

Alors, quand elle demande le renouvellement de sa carte de séjour, les tracas commencent. Les papiers qui manquent, les preuves, l'avocat qui demande une provision avant toute chose. Elle bosse au noir. Serveuse, ménages. Une étudiante lui parle d'une association de sans papiers. Elle y va.

Aujourd'hui, elle est entourée, soutenue, mais elle n'a toujours pas de papiers.

Didier, un homme objectif

Une vue de Graves, jolie presque dans la rade de Lorient. La gravure accrochée au mur est trompeuse. Didier Comellec, fils de bretons, y possède bien une maison et un bateau de pêche, mais c'est un « Gennevillois d'abord ». Bien que né à Courbevoie. « Un hasard, car Madame Lamarche, la seule sage-femme de Gennevilliers, avait un cabinet à Courbevoie ». À l'époque ses parents habitaient aux Grésillons. Plus tard il s'est marié. « On a eu nos enfants au Luth, on les a élevés aux Agnettes et on va vers la retraite au Village ». On ne peut pas être plus Gennevillois. Mais c'est quoi être Gennevillois ? « Un état d'esprit particulier, les nouveaux arrivés le ressentent. Quelque chose qui vient d'une tradition de lutte, de solidarité. La seule histoire de Gennevilliers c'est notre histoire ouvrière. J'ai connu les vaches à Gennevilliers, mon père y était maraîcher. Mais nos armoiries avec Sainte Geneviève qui venait faire paître ici ses moutons, c'est de la foutaise, une histoire inventée ».

Didier connaît bien l'histoire de sa ville, il sait que la dernière ferme qui était située non loin de la nouvelle mairie, s'appelait Pic et qu'elle a cessé ses activités au début des années 60. Archiviste mais absolument pas passéiste. Ce qui l'intéresse c'est de fabriquer les archives du futur, celle qui raconteront comment était Gennevilliers au début du XXI^e

siècle : Didier Comellec est photographe.

« Mon premier appareil, le maire de l'époque. Monsieur Lhuillier me l'a remis lors de la remise des prix à la fin du CM2, un Diana, 4×4, je l'ai toujours. Mais déjà j'empruntais celui de mon père, un Photax. Je faisais comme tout le monde : des photos de vacances. Ensuite j'ai eu un Alfa. Et pour mon brevet, un agrandisseur. Je développais mes photos dans la salle de bain. »

Le photographe municipal de l'époque est un ami de ses parents. Il va lui donner des coups de mains. Et bientôt, lorsqu'il part en vacances, il le remplace. Ses photos paraissent dans l'hebdomadaire local « La Voix populaire ».

Après le bac, Didier est reçu à l'école de Vaugirard, une école spécialisée dans la photo, une école alors privée, « mes parents n'ont pas pu payer ». Bientôt il rencontre sa future femme dans les gorges du Tarn où elle est en vacances via l'OLM (Office des Loisirs Municipal) de Gennevilliers. Une Gennevilleoise, forcément (son père était « un Chausson »). Quelques années plus tard, en 1975, le poste de photographe municipal se libère. Il postule. On le prend. « J'avais un Lubitel 2, une copie russe du Rolleiflex offert par mes parents ». Il acquiert un Pentax, travaille dans un local sous la maison des Agnettes. Son sort est scellé.

Il ne se contente pas des cérémonies officielles, des premières pierres, des colonies de vacances. Il se lance dans les grands formats, le montage vidéo, la couleur. Il est seul maître à bord. Quand la mairie crée la DIC (Direction de l'information communale), il est prêt pour de grands projets.

« Avec le recul, la bouteille, ce qui me plaît, c'est d'être un peu la mémoire défaillante de la ville. Je manipule beaucoup de documents des années 1900-1920 sur la vie quotidienne. Et j'aime faire la même chose aujourd'hui. Il n'y a pas que la reine d'Angleterre, il y a tous les jours. »

Didier Comellec photographie les gens, les lieux de

Gennevilliers. Des usines Chausson il a tout filmé, depuis le jour de la fermeture jusqu'à la disparition du dernier mur. Mais il photographie aussi des dames qui tricotent, la famille qui vient de prendre la direction d'un nouveau restaurant

En 1999 il est passé au numérique, l'ancien réflex est allé rejoindre sa collection (plus de 200 appareils). Il travaille avec un Nikon et un Leica, un «vrai caillou» (un bon objectif, un mauvais, c'est «un cul de bouteille»).

Il est venu au Théâtre de Gennevilliers pour la première fois avec son lycée: *Homme pour homme* de Brecht dans la mise en scène de Sobel. Le collaborateur de ce dernier, Jean Dufour, venait «en débattre» dans les classes. Didier a participé à un club théâtre au lycée. Et quand il est devenu photographe municipal, il a demandé à assister aux filages. «Je suis l'un des rares à avoir vu 90% des spectacles qui sont passés au théâtre depuis 1975». Et il les a tous photographiés. Un trésor d'archives.

Awa, loin de la mère partie

Avec sa copine Dhanoune, Awa a dit au public le formidable poème «A mon frère blanc» de Léopold Sedar Senghor. Ce fut l'un des moments forts du spectacle des élèves de la classe d'accueil du Collège François Truffaut d'Asnières donné une seule fois au Théâtre de Gennevilliers en juin 2008, après des mois de travail avec l'homme de théâtre Nicolas Pomiès qui était aussi leur prof de français. Le public était restreint mais choisi: d'autres classes d'accueil ou pas qui avaient préparé un spectacle, quelques personnes du Théâtre de Gennevilliers dont le directeur et le staff des «RP» (relations publiques).

Ce poème, Awa, sénégalaise comme Senghor, s'en souvient encore, et entre deux sourires, surmontant sa timidité, me le récite d'une voix douce dans un café.

«C'est un beau souvenir. Cela me plaisait car cela par-

lait de nous. Dans ma classe il y avait des Sri-lankais, des Portugais, des Haïtiens, des Camerounais, des Chinois, des Algériens...» Des noirs et des pas noirs, des gens de couleurs comme le sont les Français qui sont bleus quand ils ont froid, verts quand ils ont peur, qui naissent roses et meurent tout gris comme raconte Senghor dans son poème.

Dans la classe d'accueil, le professeur de français leur avait aussi fait faire un album via un blog. Chacun avait une page où se présenter. « Bonjour je m'appelle Awa et mon surnom est Pamela. J'ai 16 ans. Je suis sénégalaise. Je suis arrivée en France au moi d'Avril (2007) pour rejoindre ma mère qui est venue là quand j'avais 2 ans. Au Sénégal j'ai vécu avec ma grand-mère en croyant qu'elle était ma mère. Il y avait aussi ma sœur Thioro qui avait à peine 5 ans et mon frère jumeau. On vivait en famille avec oncles, tantes, grands parents, cousins et cousines ».

Son père, sa mère ne lui en a jamais parlé. « C'est triste quand même » dit-elle, pudique. Pas facile de vivre avec une mère qu'Awa ne connaît guère et qui a refait sa vie avec un autre homme lequel lui a donné d'autres enfants. Les disputes sont fréquentes. Et se multiplient au fil de l'année scolaire. Le lendemain du spectacle au Théâtre de Gennevilliers, toute la classe d'accueil s'est retrouvée pour une « sortie » à Paris : bateau mouche, le jardin des plantes, la mosquée, foot sous la Tour Eiffel.. Awa n'était pas là.

La veille quand elle est revenue chez elle après le spectacle, cela s'est mal passé. « Elle m'a crié dessus ». Ce n'était pas la première fois mais c'était la fois de trop. « J'ai marché jusqu'à l'aube. De la mairie de Clichy, je suis allée à Pigalle, Barbès, la gare du nord, la gare de l'est. J'étais en galère. J'ai fini par atterrir dans un Mac Do ouvert 24h sur 24. Je suis restée jusqu'à ce qu'il fasse clair. Et là je suis allée voir une cousine qui habite près de la Gare de l'Est dans un hôtel payé par la mairie. Mais elle n'a pas le droit d'héberger quelqu'un. J'ai

pris une douche. Je devait rejoindre ceux de ma classe pour la « sortie », mais je n'avais pas la tête à ça ».

Le soir même elle dormait dans un foyer d'accueil d'urgence. Elle y est restée trois mois. Puis elle est passée dans un autre foyer où elle apprend à être autonome. Et, parallèlement, elle est entrée dans un lycée professionnel pour passer un CAP de restauration. « J'adore faire la cuisine et j'aime bien manger les plats africains ». Elle aurait peut-être préféré devenir infirmière mais la restauration ne lui déplait pas. Elle rêve aujourd'hui d'être maître d'hôtel. Il lui faudra pour cela pousser plus loin ses études, elle en a la capacité et la volonté, « je suis la première de ma classe » dit-elle avec satisfaction.

Sa grand-mère restée à Dakar lui manque, elle lui téléphone de temps en temps.. Sa mère aussi. « Cela fait dix mois qu'on ne s'est pas vues. Cela me manque. On va se voir la semaine prochaine. On va voir si je vais pouvoir retourner vivre avec elle. J'en ai envie. Peut-être qu'elle va changer ».

Dans son sac à main, un gros livre dépasse. Un livre de Russo qu'une copine lui a recommandé. Son titre: « Je reviens te chercher ». Elle en a déjà lu presque cent pages. Elle aime bien lire mais elle oublie les titres comme elle a oublié le titre du spectacle qu'elle a vu lorsqu'elle est allée avec sa classe d'accueil au Théâtre de Gennevilliers. « Cela m'avait beaucoup plu ». Elle ne savait pas alors qu'elle se retrouverait un jour de l'autre côté de la barrière, sur la scène. « Faire du théâtre c'est dur. Les gens te regardent, on a le trac avant que cela commence. Mais au fur et à mesure qu'on est en scène, cela change. On est plus à l'aise. On se sent bien ».

